

Quelques réflexions personnelles sur le cinéma

Martha Townsend

Number 178, July–September 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82808ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Townsend, M. (2016). Quelques réflexions personnelles sur le cinéma. *24 images*, (178), 34–35.

QUELQUES RÉFLEXIONS PERSONNELLES SUR LE CINÉMA

par Martha Townsend



Halfaouine, l'enfant des terrasses de Férid Boughedir (1990)

De *Bambi* (1942) à *Dheepan* (2015), le tout premier et plus récent des films qui m'ont marquée, le cinéma m'a propulsée dans le monde des autres. Les films m'ont appris sur les gens et les lieux bien au-delà du champ de ma propre expérience et, en ce sens, ils m'ont fourni des points de référence qui ont influencé le monde qui est le mien, inscrivant mes perceptions dans une troisième dimension.

À bien des égards, la réalisation d'un film ne saurait pourtant être plus éloignée de ma propre pratique artistique. Là où les films sont composés d'images en mouvement, mes œuvres sont fixes. Les films racontent une histoire alors que la plupart de mes œuvres évitent toute idée de narration. Pour utiliser une analogie littéraire, je dirais que chacune de mes créations est plus proche du poème que du roman. Un film se déploie dans le temps tandis qu'une œuvre de ma composition peut être saisie en un seul coup d'œil. Les films reposent sur des images, là où mon travail est abstrait. Un film est fait de lumière alors que mes productions sont matières, formes et volumes. Je vois le cinéma comme un art qui



Volumétrie (2016) – Photo Richard-Max Tremblay

englobe de nombreux éléments disparates, et ce à une très grande échelle. Mes sculptures sont des créatures silencieuses qui habitent le même espace physique que le spectateur.

Grandir à cheval entre deux langues a eu un impact marquant sur ma sculpture, en ce sens que j'assemble souvent deux matériaux évocateurs pour créer des formes simples. La tension qui naît de la cohabitation de l'ensemble et des parties est un thème constant dans mon travail. On retrouve une tension similaire dans les films en langue étrangère ; c'est pourquoi il m'est difficile de parler de mon rapport au cinéma sans penser à la langue. Pour moi, il y a quelque chose d'irrésistible dans le fait de comparer les sous-titres aux dialogues d'un film quand la langue originale et la langue cible me sont familières, car cela ajoute une dimension stimulante à mon expérience de spectatrice.

L'expérience d'aller au cinéma tient de la grande évasion. Je suis une spectatrice candide, c'est-à-dire que je laisse complètement en suspens mon incrédulité pour m'abandonner au pouvoir de l'œuvre, et il est rare qu'un film ne me retienne pas captive. J'oublie mes propres soucis pour plonger dans les problèmes et préoccupations des personnages. Je regarde rarement un film chez moi ou sur un petit écran. Je demeure profondément attachée à l'idée d'aller au cinéma, à l'obscurité enveloppante de la salle et à l'expérience solitaire parmi la foule.

Mes choix de films se limitent à certaines catégories : cinéma d'art et d'essai, drames et films étrangers, fictions et documentaires confondus.

Bien que je ne sois pas très bonne pour retenir le nom des acteurs et des auteurs mis à part les plus célèbres d'entre eux, certaines images vues il y a des dizaines d'années sont restées gravées dans mon esprit. Par exemple, celle de Roberto refermant la porte sur les doigts d'Alicia dans *The Official Story* (1985), ou celle de Sarah sur la digue dans *The French Lieutenant's Woman* (1981).

Certains films sont pur divertissement ou objet de détente. J'ai plaisir à regarder des comédies françaises ou des comédies romantiques américaines mais, pour moi, les films vraiment mémorables sont ceux qui sondent les questions humaines. *Halfaouine, l'enfant des terrasses* (1990), *Chocolat* (1988), *Sans toit ni loi* (1985) et *Mustang* (2016) nous dépeignent la vie de femmes et d'enfants, et ils le font tous d'une manière convaincante et nécessaire qui va droit au cœur, tout en remettant en question les conventions sociales qui contraignent les plus vulnérables.

En fiction comme en documentaire, l'histoire politique est mise éloquentement en relief au-delà des manchettes de l'actualité. Parmi tant d'autres films courageux, *The Lives of Others* (2006), *Cinq caméras brisées* (2006) et *Citizenfour* (2014) sont une fenêtre ouverte sur les enjeux de la géopolitique.

Quand mon fils était jeune, je regardais des films pour enfants. Même ce répertoire dominé par Disney a été source de beaux moments. Le contexte dans lequel je voyais alors les films était



Traits d'union (2012) – Photo: Richard-Max Tremblay

si différent que j'étais en mesure d'accepter et même d'apprécier des productions comme *The Lion King* (1994). Le charmant *Robin Hood, Men in Tights* (1993) est ainsi devenu un classique à la maison. Rompant avec mon habitude de ne voir un film qu'une seule fois – il y a une telle quantité d'œuvres à découvrir – j'ai vu ces productions des dizaines de fois. De toutes les œuvres destinées à un jeune public et remplies de ces clichés qui réchauffent le cœur, *Kirikou et la sorcière* (1998) se détachait du lot et faisait figure de film authentique, rafraîchissant et singulier.

Voir un film en salle tient d'une expérience enveloppante où les sons et les images font voyager le spectateur à travers des états émotionnels en créant une tension, puis en la libérant. Les films ont le pouvoir de déranger et de charmer. Des centaines de films m'ont ainsi nourrie et enrichie ; ils ont documenté et influencé mon point de vue sur le monde et la perspective à partir de laquelle je crée de modestes concentrés d'émotion appelés sculptures. 24

Traduction : Gérard Grugeau

Marta Townsend travaille la sculpture par un agencement de matériaux aux lignes simples (sphères, cubes, trous et lignes), donnant lieu à un langage poétique qui fait appel tant au sens qu'à l'émotion. Elle est représentée par la Galerie Roger Bellemare à Montréal.